Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 11 (1878)

Artikel: Les pays aurifères de la bible

Autor: Coergens, E.P.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379230

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LES PAYS AURIFÈRES DE LA BIBLE

La différence entre le texte hébraïque et la version d'Alexandrie à l'égard du pays d'Ophir, où la flotte des rois Hiram et Salomon vint chercher d'immenses trésors, a donné lieu à bien des appréciations différentes. Le nom d'Ophir ne se trouve que dans la Genèse, chap. X, vers. 29, pendant que partout ailleurs les LXX l'ont remplacé par Σωφιρά, etc., etc. On peut dire que le grand nombre des opinions émises dans le but d'éclaircir cette question n'a servi qu'à la rendre plus obscure ; car on n'a pas hésité à prendre pour l'Ophir de la Bible des pays aussi inconnus aux Juifs que le pays de l'or du roi Salomon l'était déjà aux Alexandrins. L'étymologie hébraïque ne donnant aucun appui à ces recherches, on a eu recours aux Arabes chez lesquels Vafar signifie abondance ; mais on ne tarda pas à voir que le sens général de cette dérivation ne pouvait pas s'appliquer à la Californie de l'Ancien Testament. On n'a pas été plus heureux en choisissant un endroit dont le nom ait une racine semblable, car le port d'*Afr*, sur la mer d'Oman, dans l'Arabie orientale n'a aucun rapport étymologique avec Ophir.

D'après les livres des Chroniques, bien postérieurs aux livres des Rois, on peut voir qu'à cette époque déjà l'incertitude sur la topographie d'Ophir était grande. Les notes que quelques auteurs se sont permis d'ajouter pour faciliter la compréhension des livres des Rois prouvent jusqu'à l'évidence que l'idée géographique et topographique d'Ophir était inconnue ou oubliée quelques siècles après l'expédition qui y est racontée.

Outre une petite différence de lettres כ ou כ c'est-à-dire cinquante ou vingt entre les passages des Rois et des Chroniques (Cf. 1 Rois IX, 28 et 2 Chron. VIII, 18), différence qu'on peut expliquer par une faute de copie, plusieurs autres passages des Chroniques s'éloignent de plus en plus du récit du

livre des Rois qui met Tarsisch à la place d'Ophir[1]. L'expression « vaisseau de Tarsisch » n'a rien de surprenant en elle-même. L'auteur des Chroniques a sans doute mal compris le passage qu'on trouve dans le chap. X de 1 Rois, vers. 22, car il a pris le nom donné généralement à ces bâtiments pour celui de leur destination. Les inscriptions cunéiformes nous parlent de navires syriens construits sur les bords de l'Euphrate et naviguant sur ce fleuve ; ceux-là étaient nommés « vaisseaux de Syrie, » comme les premiers « vaisseaux de Tarsisch, » à cause de leur forme et de leur provenance. Cette supposition erronnée fut le point de départ de nombreuses recherches restées infructueuses, il va sans dire ; Tarsisch fut cherché sur les bords de la mer Erythréenne. Quelques auteurs supposèrent, sans plus de succès, que le promontoire de Tarsis, dans le golfe Persique, devait être le Tarsisch de la Bible. On connaît aussi l'essai de Quatremère qui voulut donner à ce nom propre une signification générale. Il découvre d'abord trois endroits qui portent ce nom sur les bords de la Méditerranée et qui auraient été les limites successives des voyages des Phéniciens dans l'origine de la navigation. Tarsis en Cilicie, Tunis en Afrique et Tarsis en Espagne, dans les trois degrés de développement des rapports mercantiles des Phéniciens avec les pays voisins, auraient servi de limites au delà desquelles les navires n'allaient pas. Le fait que le voyage de Salomon dura trois ans confirma le savant français dans son opinion.

D'autres ne refusèrent pas de prendre Tarsis pour Tartessus en Espagne et de croire que les navigateurs cananéens, après avoir tourné l'Afrique et passé les colonnes d'Hercule, touchèrent terre en Espagne. Quoique l'idée d'un tel voyage ne renferme rien d'impossible, car un détour semblable est déjà mentionné dans Hérodote III, 42, sous le pharaon Nechao, il se rapporte si peu aux données bibliques qu'on y a tout à fait renoncé. Dans toutes les suppositions qui ont été faites on a toujours cherché à prendre des pays éloignés assez abon-

[1] Cf. 1 Rois X, 22 ; 2 Chron. IX, 21 ; 1 Rois XXII, 49 ; 2 Chron. XX, 36.

dants en métaux précieux pour avoir été l'Edorado de Salomon. C'est dans la contrée qui s'étend au pied du Taurus et qui, dans l'antiquité avait la réputation de renfermer des mines d'or que M. Noack dans son ouvrage *De l'Eden à Golgotha* a placé le pays d'Ophir:

L'auteur a recueilli tout ce qu'il a pu trouver pour appuyer son opinion, mais cela sans atteindre son but, car il a laissé des doutes très sérieux sur son hypothèse. Suivant lui, la flotte alliée prit en sortant des ports phéniciens la direction du nord, monta l'Oronte, navigable dans ce temps jusqu'à Antioche, d'où elle continua sa route par le lac du même nom et arriva par l'Afrin au pied du Taurus, qui renfermait dans ses couches l'or ophirique.

Le point de départ étant changé et Ophir placé dans une tout autre direction, le premier résultat fut de déplacer tous les autres points topographiques de son voisinage ; l'auteur ne l'ignore pas, aussi s'empresse-t-il d'y placer la tribu de Debai, qui selon les auteurs grecs et latins habitaient la côte aurifère ; mais ce qui doit étonner davantage, c'est que M. Noack trouve le royaume de Saba, si riche en épices, au pied du Liban. Il explique de la même manière la présence des paons et des singes dont on parle dans la Bible. Le voyage des Argonautes aurait eu lieu d'après lui dans la même direction.

Il est évident qu'Ophir était un pays commerçant, à en juger par les marchandises rapportées par les voyageurs, ou tout au moins qu'il était en communications directes avec un riche pays qui lui fournissait les articles rapportés à Jérusalem par l'expédition. Sous ce rapport, l'Ethiopie parut posséder les deux qualités essentielles au pays d'Ophir, c'est-à-dire la richesse métallurgique, qu'elle reçoit du Soudan, le commerce des épices tels que le baume, l'encens, etc. On y trouva aussi la ville de Sofala dont le nom a beaucoup d'analogie avec *Sophar*, l'Ophir des Alexandrins. Les découvertes récentes des antiquités égyptiennes semblent aussi confirmer cette opinion, car elles parlent (à une époque très éloignée) de rapports entre l'Egypte et l'Ethiopie. Les inscriptions nous racontent que la reine Haschop, veuve de Tuthmès II, envoya des navires aux

collines du baume, dans la terre de Punt; parmi les marchandises rapportées, elles nomment la résine, du bois d'encens, des plants de cet arbre, l'ivoire, l'or, l'encens d'Ahem, du fard pour les yeux, et une espèce de singes qui aussitôt mis en liberté grimpèrent le long des cordages des navires au grand plaisir des matelots. Quatremère et Movers, les principaux défenseurs de cette hypothèse, ne réussirent pas à la faire accepter, ni à lui donner une base solide.

Pendant quelque temps l'Arabie parut l'emporter sur les autres pays méridionaux et garder pour elle le privilége de posséder dans un de ses districts le pays de l'or; mais on eut bientôt des doutes. Les recherches du géographe Ritter lui firent déclarer que la question serait insoluble tant qu'on se bornerait à l'Arabie seule; puis les explications étymologiques du sanscrit, d'après la méthode de Lassen, qui donne le nom de chacun des objets rapportés par la flotte, ont ouvert de nouvelles perspectives et fait supposer que ces matières pourraient bien provenir de l'Inde; nous verrons bientôt que cela encore était inadmissible.

D'abord l'Inde paraît assez éloignée pour nécessiter un voyage de trois ans en laissant aux Hébreux le temps de faire leurs transactions; cela s'accorde aussi avec la conception des LXX qui, d'acord avec Flavius Josèphe, changèrent *Ophir* en *Sophir* et l'identifièrent avec le Sofara de Ptolémée, Ouppara de Periplus mar. eryth. Enfin l'Inde fournit spécialement certaines épices rapportées par l'expédition.

Cependant la durée de trois ans elle-même est une faible preuve; depuis le port iduméen on pourrait arriver en un an dans n'importe quelle station du golfe persique ou de la rive indienne. Le mot *Sophir* que les Egyptiens préfèrent à *Ophir* est une simple erreur, car de leur temps l'idée d'Ophir s'était déjà obscurcie. Quant aux produits rapportés par l'expédition, il est à remarquer que les principaux d'entre eux, tels que l'or et l'argent, n'y sont pas originaires, sauf dans la vallée de Cachemire; mais celle-ci est trop éloignée des côtes pour qu'on puisse supposer que ce soit-là que les Hébreux aient été chercher ces métaux. C'est surtout grâce à l'exportation et à l'é-

change que les étrangers en faisaient contre des épices que les métaux précieux arrivaient sur les côtes de l'Inde.

La donnée de Ritter qui affirme que les Abhîra ont fait échange de l'or brut de Cachemire contre les produits du commerce des Judéo-Phéniciens n'est pas soutenable ; d'abord les Abhîra habitaient trop loin de la côte pour pouvoir servir d'intermédiaire ; puis l'Inde étant plus riche que les autres pays en productions de toute sorte, les Judéo-Phéniciens ne pouvaient rien lui offrir. Le prix peu élevé de ses denrées rendait toute concurrence impossible et les Hébreux n'auraient pu lui offrir que ce qu'elle possédait déjà abondamment. Enfin il n'a jamais été question de mine d'argent dans l'Inde.

Les rapports des auteurs classiques sur l'or de l'Inde se réduisent à quelques fables, y compris les myrmèkes d'Hérodote, fourmis aussi grandes qu'un chien et qui fouillaient la poussière d'or. Pline et d'autres écrivains amusaient leurs lecteurs avec des légendes plus ridicules encore. Ces fourmis d'après Pline mangeaient l'or en hiver et le rejetaient en été. Strabon, qui généralement distingue bien entre le vrai et le faux, croyait à cette espèce d'animal qui d'après Solin avait des pattes de lion. Nearch prétend avoir vu la peau de deux d'entre eux.

Donc l'Inde ne pouvait pas posséder le pays d'Ophir, puisque les métaux précieux qui donnèrent une si grande renommée au voyage des Hébreux et qui formaient la plus grande partie de la cargaison rapportée ne pouvaient pas être trouvés dans son sol. Plus tard, lors du commerce d'Alexandrie avec l'Inde, les écrivains classiques, Strabon en particulier, regrettent que tout l'argent parte pour ce pays en échange des épices ; Pline constate que le sénat a déjà pris en considération cette question qui doit l'embarrasser au plus haut point. Ajoutons que dans le siècle après l'égire, les Arabes, prenant le commerce universel entre leurs mains, payaient en or et en argent les produits indiens qu'ils allaient chercher sur place.

Il serait aussi très difficile de dire quels produits les Juifs auraient pu offrir aux Indiens que ceux-ci ne possédassent pas en plus grande abondance ; les chevaux et les esclaves eussent été les seuls articles dont les Indiens auraient eu besoin. Du

reste toutes les marchandises de Tyr et de Sidon ainsi que celles des bazars phéniciens réunies n'auraient pas fourni l'équivalent des richesses immenses rapportées à Jérusalem. Aucun des savants qui ont adopté cette opinion plus qu'invraisemblable en elle-même n'a songé à l'impossibilité d'une telle entreprise, vu le peu de connaissances nautiques qu'on possédait à cette époque. La navigation de la mer Rouge a été de tout temps rendue dangereuse par ses bancs de coraux et par ses orages continuels. Les noms de quelques points de la côte, tels que Babel-mandeb, porte de deuil ; Meta, mort ; Garda-fui, garde à vous, annoncent assez que ces dangers étaient connus des marins. Ajoutez-y encore les moussons de l'océan indien, que les Romains ne connurent que très tard et dont selon eux un certain Hippalus eut le premier connaissance, et vous donnerez raison à Eratosthène qui affirme que de son temps personne n'avait passé au delà de la région de l'encens et de la myrrhe. Ces détails sont encore confirmés par d'autres passages des auteurs classiques. Les amiraux d'Alexandre supposaient déjà que la mer Erythréenne, étant une mer fermée, était un obstacle insurmontable pour arriver par mer sur la côte de l'Inde. Joignons à cela les fables si répandues d'Agatharihide qui parle de l'océan Indien comme d'une mer gelée, couverte de corsaires et d'îles mouvantes et l'on verra que les anciens n'avaient pas de connaissances précises sur ce sujet.

D'après Pline, les marchands qui apportaient leurs produits aux marchés syriens ignoraient si complétement leur provenance qu'ils prirent l'encens et la myrrhe pour le produit du même arbre. Il aurait été très difficile de faire concurrence au commerce des Sabéens si fiers de leur monopole et qui disposaient d'immenses moyens pour réprimer toute tentative tendant à le limiter. Les relations des Phéniciens avec l'Inde par le golfe Persique leur permettaient d'apporter directement les produits indiens aux marchés de Mésopotamie et de Syrie. Ce ne fut qu'après la ruine de la grande confédération sabéenne et après que l'empire romain se fût emparé de l'Egypte que les communications directes furent ouvertes entre les ports phéniciens et les Indes : mais Strabon ajoute que peu de bateaux, avant son temps, avaient osé entreprendre cette course et qu'à

son époque les cent vingt vaisseaux faisant voile depuis Berenike devaient se faire accompagner par une compagnie d'archers pour les défendre contre les pirates qui infestaient les mers du sud. Ces quelques détails suffiront pour faire laisser de côté cette hypothèse, dénuée de tout fondement.

Nous voyons les auteurs classiques placer Ophir à l'extrémité de tous les pays méridionaux. Pline sait que les îles de l'or et de l'argent, chryse et argyre, sont situées en face des bouches de l'Indus. Mela en place une en face du promontoire de Tamos, l'autre à l'embouchure du Gange ; Ptolémée place l'île de l'or au sud de la côte continentale. Ces rapports mythiques perdirent toute valeur dès qu'on étudia ces régions ; on n'a pas tardé à mettre le pays de l'or beaucoup plus au sud, mais cela sans preuve à l'appui. Il y eut encore des auteurs qui, sans repousser l'hypothèse de l'Inde, lui donnèrent un sens plus large en établissant une zone de commerce dans laquelle par ses tractations commerciales, le pays d'Ophir aurait gagné toutes les richesses qu'il possédait. Cette dernière hypothèse a été vivement appuyée par Roscher, qui tirant une ligne droite depuis le fleuve africain du Niger jusqu'aux bouches de l'Indus, y voit le pays d'Ophir. D'après cette opinion Ophir perd son caractère de pays et se transforme en une ligne de commerce très étendue.

L'Arabie est considerée par d'autres comme le pays où suivant la Bible la terre de l'or doit être cherchée ; mais les opinions sont partagées. Quant à la direction à prendre pour la trouver, c'est tantôt au midi, tantôt à l'est que les gens de Salomon ont dû puiser leurs trésors. Au nombre des pays habités par les Joktanites la Bible en nomme trois portant les noms d'Ophir, de Chavila et de Saba et qui avaient la réputation de renfermer dans leur sol de grandes richesses ; d'autres livres de la Bible mentionnent encore Uphaz et Parvaim : le premier est le même qu'Ophir, car on rencontre assez souvent le changement de z en r dans les langues sémitiques. Après cela il ne reste plus que quatre lieux ou pays pouvant avoir fourni les trésors rapportés à Jérusalem.

Nous croyons que toutes les hypothèses ci-dessus émises

ont manqué leur but, parce qu'on n'a pas assez pris en considération les autres pays renfermant de l'or et sans avoir essayé de les réunir ou d'en fixer la topographie. Plusieurs causes empêchaient, il est vrai, de voir clair dans cette question ; d'abord le manque d'anciennes traditions chez les Arabes et ensuite le peu de connaissances qu'on possédait sur les districts avoisinant les côtes.

Les savantes études de M. Sprenger nous ont rendu accessibles un grand nombre de manuscrits arabes inconnus jusqu'à présent et les dates qu'on y a trouvées sont de nature à jeter un jour tout nouveau sur la question d'Ophir. Il s'attache aux rapports des auteurs classiques Agatharchide, Pline et Strabon qui parlent d'un pays situé sur la côte occidentale de l'Arabie ; d'après Agatharchide le pays des Débai est traversé par un fleuve qui charrie des quantités si considérables de sables d'or, que ceux-ci donnent à l'eau une couleur rouge. Strabo continue en donnant des détails pour démontrer la richesse du sol en or brut qui n'a pas besoin d'être nettoyé. Les plus petits morceaux sont comme une amande de noisette ; les moyens comme une nèfle et les plus gros comme une noix. On les perce et on les enfile en les faisant alterner avec des pierres diaphanes pour en former des colliers et des bracelets. Ne connaissant pas la valeur de l'or les Débai en donnaient trois fois autant pour du cuivre et pour du fer deux fois autant. Cela vient de ce que ces métaux étaient rares dans leur pays et plus nécessaires aux usages de la vie.

Pline donne des détails puisés dans un autre auteur. D'après lui la rive de Hamidha est le district renfermant de l'or. En suivant les notes précieuses de M. Sprenger (*die alte Geographie Arabiens*, Bern 1875, pag. 49-63), celui-ci nous fait connaître un grand nombre de mines d'or. Ce district appelé Chaoulan et que Niebuhr a identifié avec le Chavila de la Bible, est considéré au même point de vue par M. Sprenger et il s'apprête à démontrer que les choses précieuses mentionnées dans la Génèse (III, 11) s'y trouvent. Les manuscrits arabes que l'arabiste a étudiés nous font connaître un grand nombre de lieux qui jouissaient de la réputation de renfermer de l'or.

D'après Ezéchiel (XXVII, 22) les caravanes de Rahmmites venant du golfe Persique jusqu'en Syrie apportaieut de l'or comme article d'échange ; ce fait s'explique par les données de M. Sprenger. Sur leur route les caravanes acquéraient de l'or à l'état natif, dans les mines d'al-Hasan et d'al-Ausago situées sur leur itinéraire en Syrie. Il est fort à regretter que la géographie de Hamdany ne renferme à cet égard aucun chapitre se rapportant à la province de l'Yémen.

D'abord, en nous arrêtant sur la rive d'or proprement dite, les géographes nomment les mines de Dhankan comme très riches et dont le *tibr* (or) est excellent. Cet endroit est à deux lieues au sud de Dzahabân et à trois lieues au nord de Hamidha ; là a été probablement le fleuve d'or d'Agatarchide. Dans la province de Chaoulan ou Chavila, M. Sprenger trouve des allusions à la richesse métallurgique de la contrée ; le nom propre d'une des villes est al-Qayn (le mineur). Au milieu de ce district il trouve Parvaim, mentionné dans le livre II des Chroniques, chap. III, vers. 6 ; les Arabes l'appellent Farwa et il est éloigné d'une lieue des mines. Ces deux districts sont situés sur les deux versants de la ligne qui va d'al-Chaçuf à Ca-da. Cette découverte topographique est d'autant plus intéressante qu'aucune hypothèse étymologique n'est parvenue à donner une explication suffisante. Celle de Gesenius qui rattache la racine du mot au sanscrit et lui donne le sens d'oriental, c'est-à-dire contrée orientale (Purvâ) est une faible échappatoire. Personne n'a osé fixer topographiquement ce pays de l'or. L'obscurité complète qui régnait à l'égard de Parvaim s'explique facilement par la position de cette ville dans l'intérieur de Chaoulan ; en outre la pensée qu'il n'y avait là aucune mine, mais que Parvaim avait été la station de départ des métaux précieux, augmentait encore la difficulté. A Cirvah (ancien château) les lavages d'or sont encore en activité, d'après Hallévy. La richesse en or de ces districts est encore prouvée par d'autres données. De gros morceaux d'or ont été trouvés dans les tombeaux. Une femme déterrée à Dahr portait des bracelets d'or rouge du poids de cent mithquals ; ces trouvailles se répétèrent tant de fois qu'on appela cet or *or de tombeau*.

Comme nous l'avons déjà dit, la Bible nomme parmi les descendants de Joktan trois fils : Saba, Ophir et Chavila. Ce dernier est identifié avec Chaoulan et Saba avec le royaume des Sabéens, grande confédération de tribus commerçantes dont la capitale s'appellait Saba ou Mariaba. Le reste du pays de l'or appartenait au troisième fils Ophir. Cette hypothèse est d'autant plus vraisemblable que Parvaim se trouve dans ce district. D'après la Genèse, il n'y a pas de doute que l'écrivain hébreu pensait à l'Arabie comme patrie d'Ophir. Même en examinant de plus près les rapports des livres des Rois et des Chroniques, on peut distinguer le fond primitif du récit de ces appendices postérieurs.

D'après le premier livre des Rois (IX, 28), les Hébréo-Phéniciens exportèrent 420 talents d'or du pays d'Ophir. Dans le chap. X, vers. 11, deux articles de commerce, les pierres précieuses et le bois de sandal, s'y trouvent ajoutés. L'Arabie a produit différentes pierres précieuses ; quoique le véritable bois de sandal ne s'y trouve pas, un manuscrit arabe mentionne une plante très semblable au sandal blanc et qui en diffère peu par le goût ; elle croît sur la montagne d'Hanum, habitée par les Chaulanites ; cette plante remplace le bois de sandal indien. Dans le même chapitre (23) il est question d'autres objets, comme d'argent, d'ivoire, de singes, de paons.

D'après la Genèse, c'est à Chavila que se trouve la résine bdolaih ; Pline appelle cette gomme *mallachum*. Ce terme s'est formé de l'arabe *mogl* par le changement des deux dernières consonnes. Les pharmacologues de Bagdad distinguaient entre la bonne qualité appelée gomme de la Mecque et l'autre la résine juive. La meilleure espèce se trouvait à Dzu-marva à quatre journées au nord-ouest de Médine, la contrée de Dzahaban qui est appelée Wadi aldaum (vallée des palmiers, parce qu'elle est couverte de ces arbres).

Si la traduction est correcte, le troisième article, les pierres précieuses et l'onyx, y est trouvé en diverses espèces. L'onyx de Noqm est le plus renommé : on en fait des gobelets, des fioles et on en garnit les manches de couteaux et de sabres. M. Sprenger recommande de traduire le mot hébreux Eben-ha-

Schoham par pierre de Schoham ; dans ce cas Schoham pourrait être Sohaym, port maritime entre Hakam et Dhankam ou Cochayn, nom du district où se trouve l'onyx de Noqm.

Chavila a dans la Bible, comme beaucoup d'autres pays, un sens plus large ou plus étroit et rien n'empêche d'après les données émises par M. Sprenger de prendre Chaoulan pour le Chavila de la Genèse. Le fait qu'on n'a encore découvert aucun nom correspondant à celui d'Ophir ne donne point tort à cette hypothèse. Ces contrées si peu explorées jusqu'à ce jour et les manuscrits si difficiles à consulter suffisent pour excuser l'obscurité qui règne encore à ce sujet. Peut-être un jour d'autres éclaircissements seront-ils donnés et sera-t-il établi qu'Ophir a été le nom d'un district riche en métaux ou celui d'un port maritime où les trésors livrés des mines et du commerce furent chargés sur les navires des Hébréo-Phéniciens.

M. Sprenger est d'avis qu'Ophir signifie « rouge, » couleur de l'or natif appelé par les Arabes tibr et que Pline désigne par ἄπυρον. Hamdâni et Abûlfida mentionnent encore de l'or rouge, dehab ahmer. Une autre dénomination fut « or de tombeau, » parce que celui qu'on a trouvé dans les sépulcres était de l'or rouge. M. Sprenger conclut que les Grecs ont emprunté le mot ofir, rouge aux Sémites et qu'ils l'ont remplacé par apyron ; il s'ensuivrait qu'Ophir serait le pays en général où l'on trouve l'or brut. Cette hypothèse s'accorderait bien avec la topographie d'Ophir en Arabie puisque justement la côte occidentale de la péninsule se distingue par des mines de ce métal précieux.

Il paraît que la tribu d'Qodhâà a exploité les mines de Chaoulan, et qu'après son départ celles-ci furent abandonnées.

Aujourd'hui cette question est de nouveau à l'ordre du jour, le gouvernement égyptien a alloué la somme de 30 000 fr. pour examiner sur place les mines délaissées depuis si longtemps. Une expédition dirigée par M. Burton, connu par son pèlerinage à Médine et à la Mecque, portera bientôt à notre connaissance les résultats de cette entreprise qui ne manquera pas de nous éclairer sur la topographie de ces pays presque inconnus.

E. P. GOERGENS.